Document généré le 5 juil. 2025 20:35

Liaison

Ce que parler veut dire

Marc Adélard Vaillancourt

Numéro 21, avril–mai 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/43767ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vaillancourt, M. A. (1982). Ce que parler veut dire. *Liaison*, (21), 21–21.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

"Le plus grand effort d'esprit est peut-être celui que nous faisons en apprenant à parler."
d'Alembert

Ce que parler veut dire

par Marc A. Vaillancourt

Il y a certaines facilités telles qu'il faut du courage pour ne pas les refuser; ainsi: comment peut-on être Franco-Ontarien? Bien sûr la question est piégée; ce n'est jamais qu'un étranger, noble et pécunieux, faussement naïf qui la pose, et qui ne s'adresse pas à l'objet qui suscite sa curiosité, mais à ses pairs.

Car tout Québécois se sent, parmi les Ontarois—terme que je prendrai, sans plus d'examen comme équivalent de Franco-Ontarien — le dépositaire privilégié d'une fortune linguistique dont les rentes lui assurent, il en est convaincu, un statut de prince de l'esprit, en exil au milieu des indigents: au royaume des muets, les bègues sont rois. Plus spécialement les Sagueneyens, dont je suis un spécimen toujours fier, parfois arrogant; pour la hauteur, on n'accusera que mon tempérament, qui me vaut des rebuffades, mais aussi d'inestimables satisfactions d'amour-propre.

Je vous dirai quelque chose d'énorme pour commencer, de presqu'incroyable: dans mon pays—mais ne me croyez pas, allez y voir, vous serez bien reçus—on ne parle pas anglais, je veux dire on ne parle pas aussi l'anglais, on parle français; et non seulement on parle français, mais on se pique de le bien parler; et nous nous gendarmons si l'on n'admet pas que nous parlons le français le plus pur du Nouveau Monde, où nous confine notre modestie. Et nos colères sont fameuses, comme nos réconciliations. L'anglais que nous apprenons, nous l'étudions comme on apprend l'allemand, l'italien ou l'espagnol: d'égal à égal, dans un combat honnête, où le plus bête cède le premier, de la langue ou de son agresseur; toujours le vaincu, que je sache, s'en tira sans mal. Ces détails ne sont pas vains, je crois, pour comprendre ce qui vient. L'honnête homme s'excuse toujours de parler de soi; puis il continue.

Je parle un anglais délicieusement scolaire, vaguement archaïque; mon accent est savoureux, authentifié comme cru inimitable: j'y tiens, c'est le tampon que j'appose sur des marchandises étrangères; pas une idée qui se soit, à la faveur d'un relâchement douanier, glissée en fraude dans mon esprit, je sais quel est mon bien, et je me sers largement. Même ceux que le sort oublia, jusqu'aux Anglais qui y trouvent un charme; le charme sans doute de l'étranger, irrésistible aux âmes simples. Mais il est des âmes doubles, tressées de deux fils inextricables, âmes complexes, qui résistent à l'analyse, et dont on ne peut se faire une idée que par leurs manifestations extérieures, à proprement parler, par leur comportement culturel. Ce sont les Ontarois; et cela me répugne, je me ferai violence, j'ai horreur des mornifles et des gros mots, mais je me dois à la vérité, je m'y suis voué, je me mouille: ils sont bilingues. C'est pure abomination lorsque, jeune homme neuf, vous arrivez à Ottawa; le chauffeur du taxi, potineur insatiable comme tous les automédons du monde, qui vous conduit de la gare vers la mansarde que vous avez louée, vous apprend les turpitudes de la veille, pâture accoutumée des folliculaires:

> "Car tout Québecois se sent, parmi les Ontarois... en exil au milieu des indigents: au royaume des muets, les bègues sont rois."

"Ici, au coin, on a râpé une fille, hier dans la nuit." On est porté à croire, quand on a dix-huit ans et qu'on arrive de l'étranger, dans cette zone grise où le blanc se mêle au noir sur les cartes linguistiques, que le bilinguisme consiste dans la capacité de parler français et de parler anglais. C'est une erreur, le bilinguisme, l'outaouais en tout cas, consiste à parler anglais en français; ce que je croyais un exercice réservé aux bateleurs du verbe, aux valets de vaudeville et à M. Jean Chrétien. Je dirais la capacité de penser anglais en français, si cela avait un sens; mais ce serait afficher un grand mépris pour la pensée, qui ne le mérite pas, malgré qu'on en mésuse.

Cette chose en soi qui vit, dont on s'habitue à relever les pulsations, attentif aux mouvements, aux émotions, et qui est sa langue, ce sang qui court en soi mais qui n'est pas tout bien: qui convoque, à la moindre joie, Rabelais; à la moindre alarme, Pascal et Rousseau; et pour la moindre humeur pamphlétaire, Voltaire et Courier; à la moindre faiblesse qui réclame une transfusion d'esprit, voici que votre langue vous apprend qu'à Ottawa, contrée dont on ne saurait surestimer la tristesse, sans doute pour tromper l'ennui, en un apprêt de cannibale gastronomie, des maniaques indigènes vont jusqu'à râper du beau sexe! Il s'agissait d'un viol; d'abord je n'ai rien compris; puis, j'ai cru que c'était un rapt, que j'avais mal entendu, et pris râper pour rapter: "...on a rapté une fille..." cela pouvait toujours aller: il est permis à chacun de créer un verbe à partir d'un substantif, pourvu qu'il soit bien construit, cela dénote même une certaine vitalité langagière, encore qu'il faille que des règles la contiennent, en bonnes tutrices. Mais las! il ne s'agissait pas de cela. On n'avait pas enlevé une fille, on l'avait violée, comme j'ai appris plus tard. Mon esprit, amant d'analogies et de symboles, s'exerça à voir dans ce viol une allégorie des râpages quotidiens que l'anglais exerce sur le français, qu'il corrode, dont il disjoint la structure avant de s'acharner, par érosion, sur les ruines: cette petite chose qui tremblote et périclite dans la bouche des Franco-Ontariens, et fleurit sans épines et sans parfum, timidement dans les décombres, comment y reconnaître ma propre langue, luxuriante et suave, mon premier amour et mon ultime honneur.

J'avais toutes les grâces, tous les défauts de la jeunesse: je jugeais de tout péremptoirement, quasi sans examen, sur des apparences. Or les apparences qui m'étaient proposées n'étaient pas flatteuses; ces préjugés formés au premier choc que je reçu me furent confirmés par les conversations du milieu où je me trouvais, celui des exilés Québécois, et que je ne quittais guère. Et pour peu que je sorte, je me butais à de scandaleux barbarismes, à des solécismes honteux, à des tours vicieux: on me faisait payer pour un papier lorsque j'achetais un journal: je cherchais mesquinement des puces, et voici que j'avais trouvé le bestiaire tératologique des mutants grammaticaux.

à suivre